

Il se trompait: le chef-d'œuvre fut complété par son élève Sussmayer.

N'avais-je pas raison de dire que la vie de cet homme ressemble à la vie d'un saint, et même à la vie d'un martyr?

Par un jour d'hiver, en décembre 1791, Mozart fut porté au cimetière. Un temps effroyable: le ciel a pris le deuil; la neige tombe à gros flocons. Combien sont-ils qui accompagnent le cortège funèbre? Six! Et voici qu'à chaque tournant de rue, les amis, lâchement, un à un, s'esquivent. Au cimetière, il ne reste plus que les porteurs, et l'argent ayant manqué pour acheter un lot de terre, la dépouille glorieuse est jetée à la fosse commune! Quelques jours plus tard, Constance, rétablie, veut aller prier sur la tombe de son mari. Le gardien lui répond qu'il ne connaît pas "monsieur Mozart"...

Vienne, qui avait laissé s'accomplir ce sacrilège, crut s'acquitter en élevant un monument expiatoire à la mémoire du génial artiste. Mais il lui fallut plus de soixante ans pour reconnaître son affreuse impiété!

Aujourd'hui, le voyageur qui parcourt l'Europe, s'il entre à Westminster, s'incline avec respect devant la dalle qui recouvre les cendres de Handel. Pour prier sur la tombe de Mozart, nul ne sait où ployer le genou...

Pour tous, sans aucun doute, la souffrance est le lot commun apporté au monde avec la vie. Mais chez Mozart, du sein meurtri de sa mère au sein déchiré de la terre, tout n'a été qu'une longue épreuve, qui se résume dans cette pensée de la préface des "Contemplations":

"Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme."

II

Quand, dans la petite ville de Salzbourg, en janvier 1756, le maître parut, l'art musical était encore bien loin de sa perfection. La longue période commencée à l'invasion des barbares pour finir à la porte d'Or de la Renaissance semble avoir été ce que j'appellerai son âge ingrat. Et pour-

tant Rome et ses papes multipliaient leurs efforts en vue de propager l'art musical qui a toujours été un si précieux adjuvant aux cérémonies et aux pompes de la liturgie catholique. C'est aussi durant ces dix siècles que l'on vit sortir de la terre les chefs-d'œuvre de l'art gothique qu'on appelle Chartres, Reims, Strasbourg, Cologne, Notre-Dame, "s'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre."

Le monde allait-il oublier l'art sublime qui enchante et qui console?

Que non pas! Deux colosses naquirent qui avaient nom Bach le Vieux et Handel.

Puis, Mozart vint. Et c'est de lui que procède l'art musical moderne, dont les trois grandes écoles ont adopté les formules énoncées généralement comme suit:

Pour l'Allemagne, rangée à la suite des vieux contrepointistes, la musique savante, la vigueur, les combinaisons philosophiques;

Pour l'Italie, l'art du chant, celui de la mélodie et de la virtuosité;

Pour la France, avec la pureté du style, l'émotion et la sincérité dans l'expression.

De cette dernière école, il n'y a guère à parler, ici, attendu que dans la seconde partie du XVIII^e siècle, elle est encore à ses tout premiers débuts, avec, pour l'illustrer, le seul grand nom de Gluck. Car il faut bien éliminer Rameau, le véritable père de l'école française, antérieur à cette époque, et Lulli, dont l'œuvre se resume en des tragédies lyriques terriblement laborieuses et dont la postérité n'a voulu retenir, pour tout mince bagage, que le "Au Clair de la Lune" et aussi l'air du "God save the King", que les Anglais lui contestent énergiquement.

Mozart, qui a beaucoup voyagé à travers l'Europe, n'a conservé pour la France qu'une affection mitigée, j'allais écrire de l'effroi. Il est certain que le voisinage de cette société gangrenée jusqu'aux moelles par le doute religieux et philosophique a dû l'impressionner désagréablement. Imaginez-vous cet enfant candide, ce mystique, qui ne cherche pas à ap-

profondir ses motifs d'espérer et ses raisons de croire, en contact journalier avec les disciples de Jean-Jacques, de Voltaire et des Encyclopédistes. C'en était plus qu'il ne fallait pour le rebuter. Mais que penser de cette archiduchesse Marie-Antoinette, qui l'avait tenu jadis sur ses genoux à la cour de Vienne, et qui, devenue reine de France, à présent, n'eut pas pour lui un mot d'encouragement ou d'affection?. Elle était, sans doute, trop préoccupée ou trop triste, la reine-martyre, et ne songeait guère à la belle musique. C'est grand dommage, vraiment, comme c'est aussi grand dommage qu'ayant en France deux merveilleux peintres comme Fragonard et Chardin, elle n'ait pas laissé, pour la joie des années à venir, quelque pastel signé Frago, comme disait la du Barry, la représentant aux côtés de Mozart près la bergerie de Trianon, dans le merveilleux décor de Versailles? Et, pour Chardin, n'était-ce pas tout trouvé, le modèle idéal de son "Jeune homme au violon"?

Quand à l'école allemande et à sa forme par excellence, la symphonie, déjà développée à un haut point, son influence sur le jeune Mozart a été incontestable et même prépondérante. Il faut de suite ajouter ici, car autrement la beauté si pure du talent de Mozart serait comme une énigme indéchiffrable, que parallèlement au génie de la vieille Allemagne, en même temps que chantait en lui l'esprit de maîtres tels que Bach et Haydn; une autre influence s'exerçait sur son imagination, celle de la Renaissance italienne et de la beauté latine; c'est le dernier dans la longue lignée des maîtres allemands qui ait été touché du souffle du Midi. Déjà, en Italie, le "bel canto", débarrassé de ses fanfreluches, avait cédé la place à la polyphonie vocale qui, sous l'influence et avec le travail opiniâtre de Palestrina, s'était naturalisée italienne pour ensuite franchir les Alpes et chanter l'Europe.

Allemand, il l'a été sûrement par la robustesse et la solidité architecturale de son œuvre; italien, par la